

# L'Évangile de la vocation : dynamiques de l'appel et de la réponse

Rosanna Virgili

professeur d'Écriture Sainte,  
Institut de théologie des Marches, Ancone (Italie)

Habituellement, lorsqu'on parle de vocation dans les Évangiles, on entend par là celle des apôtres et des disciples de Jésus. On n'envisage pas toujours cette vocation comme le deuxième maillon d'une chaîne qui commence avec Jésus lui-même.

## La vocation comme rencontre avec Dieu

Avant d'appeler les siens, Jésus a lui-même reçu un appel et il a accueilli sa propre « vocation ». Cette vocation s'est révélée à travers le baptême de Jean et les tentations au désert. « *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, qui a toute ma faveur* » (Mt 3, 17), ainsi s'exprime la voix venue du ciel lorsque Jésus est baptisé. C'était une « vocation », au sens large, un destin, une mission : celle de choisir son être de Fils de Dieu. Pour accueillir cette vocation, Jésus a dû donner une réponse forte, décidée, courageuse. Il lui a fallu affronter le Tentateur : « *Si tu es le Fils de Dieu, dis que ces pierres deviennent des pains* », lui insinuait la voix du soupçon et du doute. « *Ce n'est pas de pain seul que vivra l'homme, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu* » (Mt 4, 3-4), a répondu Jésus avec l'intelligence de sa vocation, c'est-à-dire en décidant de demeurer fidèle à son autre identité : il n'est plus seulement Jésus de Nazareth mais aussi le Fils de Dieu. C'est si vrai qu'il sait, qu'il choisit, qu'il veut vivre, non

seulement de pain, mais de la Parole de Dieu, c'est-à-dire de liberté et de relation. Et cette Parole deviendra pain en sa propre bouche ; sa vocation se traduira en mission précise : « *Il m'a envoyé pour porter la bonne nouvelle aux pauvres, annoncer aux captifs la délivrance et aux aveugles le retour à la vie [...], proclamer une année de grâce du Seigneur* » (Lc 4, 18). La vocation se fait œuvre d'Amour et de rachat, étreinte du monde.

Mais cette « vocation » du Fils de Dieu comporte un arrière-plan. Les Évangiles de l'enfance plongent dans la préhistoire de Jésus. Il apparaît qu'en fait la chaîne vocationnelle ne débute pas avec Jésus, mais qu'il y a eu auparavant la « vocation » de Marie et celle de Joseph, son père adoptif. Ces derniers ont été appelés à suivre le dessein de Dieu qui les voulait parents du Fils de Dieu – chacun selon son charisme et son « rôle » propre. Ceci montre à l'évidence que la vocation n'existe jamais comme une réalité isolée, prodigieuse ou magique mais qu'elle est tissée de mémoire, de relations, de voix qui soupirent, dénoncent, s'associent ; qu'elle naît à un carrefour, à un confluent de parcours et de désirs, qu'elle est le fruit d'une rencontre, d'une expérience de vie exposée, risquée, partagée.

Comme toute histoire d'amour, la vocation n'a rien d'une cathédrale bâtie au désert mais elle incarne une manière d'être, là où sont celui qui appelle et celui qui cherche. C'est un « me voici », un « je suis là », « je veux bien, moi aussi, jouer mon rôle dans le cri du monde ». Pénétrer dans la mémoire de la vocation nous conduit donc jusqu'à son maillon primordial et mystérieux : celui de la vocation de Dieu lui-même, de l'appel qu'il a « entendu » à écouter le cri de l'homme dans la souffrance, l'esclavage, l'injustice. Car en réalité, c'est l'homme qui appelle Dieu, c'est lui qui crie le premier vers le ciel quand personne ne l'écoute sur terre. Mais il y a bien eu un Dieu qui a ouvert l'oreille, qui a entendu la voix et a choisi de s'impliquer, qui a dit oui et s'est abaissé, qui est descendu et a épousé la cause d'Israël. Il a tellement répondu à cette vocation que, pour parvenir à l'assumer tout entière, il est allé jusqu'à se faire chair, se faire corps, prenant sur lui les traces de la fragilité, de la faiblesse et de l'impuissance de sa créature.

## La vocation comme rencontre avec l'homme « C'étaient des pêcheurs »

« Comme il passait sur le bord de la mer de Galilée, il vit Simon et André, le frère de Simon, qui jetaient l'épervier dans la mer ; car c'étaient des pêcheurs. Et Jésus leur dit : "Venez à ma suite et je vous ferai pêcheurs d'hommes." Et aussitôt, laissant les filets, ils le suivirent » (Mc 1, 16-18).

Le cadre dans lequel Marc situe l'appel des quatre premiers disciples est une source de réflexions intéressantes. Au-delà d'une vision apparemment romantique et superficielle, on est frappé tout d'abord par l'atmosphère profane de l'événement et son « *environnement idéal* » (E. Schweizer). Jésus se rend sur les lieux du travail et de l'humanité la plus ordinaire. Si l'on transpose cela au contexte de notre propre société, on peut évoquer un port de commerce dont les bateaux de pêche restent amarrés jusqu'à une heure tardive, en attendant de partir vers le large pour jeter les filets, au beau milieu de la nuit ou aux premières veilles du matin.

Un monde fascinant, certes, avec ses lumières tremblantes qui se reflètent sur les clapotis de l'eau, mais non exempt pour autant de risques, de jurons et d'odeurs nauséabondes. En ce genre d'endroit, on rencontre bien sûr des prostituées, des voleurs, des trafics et des trafiquants en tout genre et de toutes sortes. Il en est d'ailleurs ainsi dans tous les ports du monde. Ce sont habituellement les quartiers les plus malfamés des villes. En italien, il existe un proverbe pour désigner une réalité corrompue et chaotique ; on dit : « *C'est un vrai port maritime !* » Cela donne une idée de ce que l'on veut dire... L'auteur-interprète Fabrizio De André décrit ce monde avec force et poésie dans sa chanson *La vieille ville*, quartier qui, à Gênes, correspond justement au (Vieux) Port : « *Dans les quartiers que le soleil du bon Dieu ne peut éclairer de ses rayons [...], si tu te promènes entre les amas de vieux môles, en ce lieu étrange et empli d'odeurs, tu y trouveras le voleur, l'assassin et le type étrange, celui qui a vendu sa mère à un nain pour trois mille lires* » !

Si Simon et son frère étaient en train de « *jeter les filets* », c'est que la nuit était finie. Et c'est là une autre étrangeté qui porte à croire que Jésus s'est rendu tout exprès en ce lieu et à cette heure, après avoir veillé toute la nuit. L'appel de ses disciples, leur vocation, c'est un véritable « travail » pour Jésus... Et s'il est réellement le Fils de Dieu, cela signifie que ce Dieu sait se déranger, qu'il est capable de sortir de son monde sacré et doré pour se rendre en ces mondes malodorants et impurs des ports.

Il n'était certainement pas habituel que des gens passent par hasard aux heures de la nuit où les pêcheurs s'affairaient auprès de leurs filets. Jésus s'est rendu là dans un but bien précis. Cette sortie du Fils de Dieu sur les lieux de l'humanité « profonde » est un fait à la fois étonnant et important, qu'il faut par conséquent chercher à comprendre et à interpréter. Dans l'histoire biblique, cela fait figure de retour en-arrière, d'Exode renversé ! C'est comme si, cette fois, c'était Dieu qui sortait de la Terre promise (la terre sainte de son Temple et de sa Ville) pour entrer en Égypte, pays de l'épidémie et de l'esclavage ! Et – fait plus intrigant et plus anormal encore – c'est comme si le Fils de Dieu lui-même allait chercher symboliquement ses plus proches collaborateurs en cette terre qui est justement celle de l'idolâtrie, du culte au dieu soleil et au dieu de la richesse, de l'opulence et de l'autonomie humaine. Cela veut donc dire que Jésus sait pertinemment que, pour être ses disciples et les apôtres de sa parole, on ne saurait trouver mieux que ceux qui incarnent vraiment le « cri » du siècle, la réalité du temps, ceux qui parlent comme « *cette génération* » et en font partie. La Parole de l'Évangile se présente par conséquent comme une Parole qui sort des sentiers battus, une révélation nouvelle, une incarnation sans tutelle ni protection de la Tradition sainte... à commencer à partir de là.

D'ailleurs, tout le Nouveau Testament se présente en quelque sorte comme un chemin sur l'eau, une navigation, une traversée, un itinéraire fait de départs, d'arrivées, de sorties, de rencontres. Luc, le troisième évangéliste, l'indique de façon littérale lorsque, en ouverture de son Évangile, il dit dès les versets de son prologue : « *Puisque beaucoup ont entrepris de composer un récit des événements qui se sont accomplis parmi nous, d'après ce que nous ont transmis ceux qui furent dès le début témoins oculaires et serviteurs de la Parole...* » (*uperetai tou logou*) (Lc 1,1-2). La Parole de l'Évangile avance en

quelque sorte « à la rame », c'est-à-dire qu'elle est conduite sur les routes polluées de cette mer qu'est le monde. Cette Parole est pour le monde, pour une réalité exposée, plurielle, métissée, complexe et même corrompue. La région de Galilée et la mer de Tibériade où Jésus appelle ses quatre premiers disciples n'a certes rien à voir avec la Judée sainte et bien enclose ; ce serait plutôt la région des lointains, aux confins des peuples païens, peuplée de pécheurs et de démons.

Si nous évoquons maintenant Paul et son extraordinaire mission d'évangélisation, nous nous trouvons à nouveau dans des villes portuaires. Un exemple typique : Corinthe, ville aux deux ports. Il est presque superflu de rappeler l'effervescence des Églises de Corinthe, leur richesse spirituelle, les enracinements que trouva la Parole de la Sagesse de la Croix dans l'humus de la cité corinthienne, de ses femmes sans voiles et de son climat d'absolue liberté qui faisait dire : « *Tout m'est permis* » (cf. 1 Co 6, 12) ! Un monde tout rempli de l'esprit et de la culture de son temps !

C'est précisément dans ce climat apparemment dangereux et hostile au message de l'Évangile que Paul a trouvé ses collaborateurs les plus chers et les plus dévoués : Aquila et Priscille, couple chez lequel il résidait ; Phébée, la diaconesse du port de Cenchrées (l'un des deux ports de Corinthe, qui « fut une protectrice pour nombre de chrétiens et pour moi-même » (cf. Rm 16, 1-2), Stéphanas et sa famille qui « se sont voués au service des saints » (cf. 1 Co 16, 15-18). C'est pour ces Églises que Paul a rédigé ses lettres sur l'Église !

## La vocation comme révélation, les récits bibliques de l'appel et de la réponse

« *En avançant un peu, il vit Jacques, fils de Zébédée, et Jean son frère, eux aussi dans leur barque en train d'arranger leurs filets ; il les appela. Et laissant leur Père Zébédée dans la barque avec ses employés, ils partent à sa suite* » (Mc 1, 19-10).

Qu'est-ce que la vocation et comment « l'appel » advient-il ? Les récits évangéliques ressemblent à ceux de toute la Bible en ce qui concerne la dynamique et les éléments qui orientent l'appel. Celui-ci

comporte toujours deux temps : le premier est celui du commencement, de l'impact, de la rencontre. Quelqu'un se présente, fait irruption dans la vie d'une personne. C'est Dieu – ou Jésus, comme pour les fils de Zébédée. Il se manifeste en tant que personne concrète – Jésus, par exemple – ou comme une vision de Dieu (cf. Is 6, 1) ; ou comme un ange du Seigneur dans un buisson ardent (à Moïse, en Ex 3, 2), ou simplement comme la voix de Dieu (à Abraham en Gn 12, 1s), ou bien comme une parole (à Jérémie, Jr 4, ss.) ; ou encore comme une lumière éblouissante qui fait tomber Paul de son cheval (cf. Ac 9).

Ce sont des moments particuliers et des événements le plus souvent brusques et extrêmement forts, qui laissent peu de place à l'hésitation dans la réponse et l'adhésion. Dans tous les cas cités – qui ne sont pas les seuls, car il y en a bien d'autres – ce premier temps de l'appel de Dieu ou de Jésus est non seulement suivi d'une réponse positive mais d'une transformation nette et authentique chez la personne concernée.

Mais tous les récits permettent de bien comprendre également que ni l'appel ni la réponse ne sont tout à fait concis et tout à fait clairs : et c'est ici qu'intervient le second temps de la vocation, celui qui accompagne toute la vie des appelés, des prophètes et des apôtres. Nul d'entre eux ne considère ni ne vit sa vocation comme une possession assurée, quelque chose de désormais bien prévu, qu'il a pleinement exploré et qu'il pourra désormais « gérer » sans problèmes ni surprises. Personne n'en fait sa propre affaire !

Prenons Moïse : il cherche à résister à l'appel du Seigneur au moins à cinq reprises, objectant difficultés et inaptitudes de toutes sortes. Relevons quelques-unes de ses objections : « *Qui suis-je pour aller trouver Pharaon et faire sortir d'Égypte les Israélites ?* » (Ex 3, 11) ; « *Et s'ils ne me croient pas et n'écoutent pas ma voix, mais me disent : Yahvé ne t'est pas apparu ?* » (Ex 4, 1) ; « *Excuse-moi, mon Seigneur, je ne suis pas doué pour la parole... car ma bouche et ma langue sont pesantes* » (Ex 4, 10). Et ce n'est que le début ! Au beau milieu du chemin de l'Exode, sur les pentes du Sinäï, Moïse en arrivera à mettre en doute son propre appel, et sera tenté de s'en écarter : « *Efface-moi, de grâce, du livre que tu as écrit* » (Ex 32, 32).

La dynamique de la vocation, dans l'histoire de Moïse, est empreinte de précarité ; chaque jour, l'appel revêt de nouvelles

exigences et de nouveaux aspects, ce qui contraint la réponse à se renouveler en permanence. Ni l'appel ni la réponse ne sont statiques ou répétitifs. Et cela, parce que la vocation est un pacte d'amour, une alliance de fidélité qui nécessite de s'engager affectivement, existentiellement, moralement et même physiquement. Une attache aussi compromettante que libre et inconditionnelle. Une expérience qui ne peut être vécue que par des adultes ; qu'on ne peut imposer à des mineurs ou à des personnes devant encore acquérir une certaine maturité humaine. C'est-à-dire qu'il faut pouvoir supporter la liberté de l'Autre, la Solitude de l'Autre, le Silence de l'Autre. La vocation n'est pas une protection ; c'est au contraire une route sans abri contre la pluie, et sans panneaux indicateurs pour en garantir l'issue.

L'appel place face à un véritable choix d'identité. On peut donc comprendre qu'il faille de la maturité. Moïse aurait pu rester à la cour d'Égypte et rester égyptien. C'était une de ses identités personnelles et privées, par ailleurs facile et avantageuse puisqu'il avait été adopté par la fille de Pharaon. Mais il a choisi l'identité d'hébreu, identité beaucoup plus incommode et onéreuse dans ce contexte précis, ce qui peut paraître absurde humainement..., et cela parce que Dieu l'appelle à répondre avec Lui du « *cri de son peuple en Égypte* » et le rend participant de Sa propre vocation.

*« Yahvé dit : "J'ai vu, j'ai vu la misère de mon peuple qui est en Égypte. J'ai entendu son cri devant ses oppresseurs ; oui, je connais ses angoisses. Je suis descendu pour le délivrer de la main des Égyptiens et le faire monter de cette terre vers une terre plantureuse et vaste, vers une terre qui ruisselle de lait et de miel [...]. J'ai vu l'oppression que font peser sur eux les Égyptiens. Maintenant va, je t'envoie auprès de Pharaon, fais sortir d'Égypte mon peuple, les Israélites » (Ex 3, 7ss.).*

Toute vocation procède du choix d'accueillir – ou de se reconnaître ! – une identité commune avec celle de Dieu. Elle suppose un choix d'appartenance au monde des pauvres, des esclaves et des souffrants. Aucune vocation biblique et chrétienne ne peut se passer de cette décision. La vocation est une simple réponse au cri d'un monde submergé qui se mêle au cri de Dieu lui-même. Le cri que Jésus poussera précisément sur la Croix, après avoir dit « *j'ai soif* » et avoir manifesté l'angoisse de l'abandon : « *Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* »

En vertu de tout cela, la vocation évolue progressivement en message de liberté pour tous les hommes, sous quelque latitude qu'ils soient, proches ou éloignés de nous : le cri se fait *evanghellion*. « *Il m'a envoyé porter la bonne nouvelle aux pauvres...* » Toute vocation ouvre les lèvres pour annoncer « *une terre plantureuse et vaste* », elle est voix d'espérance et d'avenir pour ceux qui vivent dans le dénuement des faubourgs des métropoles du monde, dans les appartements de vingt-cinq mètres carrés ou les bidonvilles ne laissant jamais voir la lumière du soleil. Toute vocation est un cri pour le rachat des derniers, des victimes innocentes, des enfants abandonnés. C'est une douceur extrême aux prises avec la violence et la peur.

Se faire part, se faire pain, se faire droit, justice, paix et parole de ceux qui n'ont ni part, ni pain, ni droit, ni justice, ni paix, ni parole, c'est choisir de répondre « oui » à l'appel. C'est là le chemin d'une vie entière, le temps d'une difficile mais surprenante *metanoia*, l'exode d'une identité repliée et individualiste vers une identité ouverte, exposée aux égratignures, sensible, où il n'est plus important de savoir si c'est moi qui vis ou le Christ qui vit en moi ...

Jacques et Jean auraient pu eux aussi – tout comme Moïse – en rester à leur commerce de poissons, ils avaient une identité. Mais l'appel de Dieu les place face à un choix : « Veux-tu accueillir une identité nouvelle ? » Ou plutôt : « Veux-tu utiliser la plus-value, reçue par ton identité de naissance, pour la dépasser et l'ouvrir sur une autre identité sans qu'aucune des deux, dans sa singularité et sa particularité, ne puisse nier l'autre ? » « *Je vous ferai pêcheurs d'hommes* », propose Jésus à ces pêcheurs de poisson. Cela revient à dire : une seule identité vous cantonnerait aux eaux de cette petite mer de Galilée, alors que l'ouverture à toutes les identités humaines vous transformera en barque universelle, en filet de salut sans frontière. Votre référence identitaire ne sera plus le lac étroit de Tibériade, mais la vaste mer Méditerranée, mer ouverte sur des rives connues et inconnues, des langues familières et étrangères, et tournée vers les confins du monde. Cet appel requiert une réponse qui fasse progresser vers une terre médiane, une identité de communion : rien d'autre que la parole de l'Évangile.

La réponse donnée n'est évidemment ni théorique ni idéale, mais bien concrète et très factuelle. Le choix est porteur d'une action quotidienne, d'une prise de position claire et courageuse. Il est



souvent signe de contradiction et il faut alors mobiliser toutes ses forces et surtout revenir aux motifs ayant fait répondre à l'appel. La Bible n'hésite pas à raconter des expériences de ce genre. Prenons Jérémie, par exemple. Il endure la persécution du fait de la loyauté et de l'authenticité de sa vocation. Ni les habitants de Jérusalem, ni sa famille d'Anatot ne peuvent supporter sa parole. Il l'a pourtant reçue de Dieu lui-même, c'est Lui qui l'a mise en sa bouche : « *Quand tes paroles se présentaient, je les dévorais : ta parole était mon ravissement et l'allégresse de mon cœur* » (Jr 15, 16).

Mais il arrive que cette parole confiée par Dieu, qu'Il a lui-même appelé à prophétiser, ne soit pas accueillie par ceux auxquels elle est destinée et pour le salut desquels elle a été donnée. Jérémie subira la persécution et finalement la condamnation du peuple et des rois de Juda, précisément à cause de sa vocation. Le même sort est réservé aux disciples de Jésus, et celui-ci énonce d'ailleurs une étonnante béatitude : « *Heureux êtes-vous quand on vous insultera, qu'on vous persécutera, et qu'on dira faussement contre vous toute sorte d'infa mie à cause de moi. Soyez dans la joie et l'allégresse [...]; c'est bien ainsi qu'on a persécuté les prophètes, vos devanciers* » (Mt 5, 11). C'est le prix à payer pour être sel et levain de la terre.

Mais les appelés réagissent à ces énormes épreuves sans complaisance ni vaine gloire. Ils grandissent au contraire dans une fragilité croissante, une humilité concrète, une faiblesse et une attitude sans défense allant jusqu'à les faire pleurer sur leur propre sort : « *Malheur à moi, ma mère, car tu m'as enfanté, homme de querelle et de discorde pour tout le pays !* » (Jr 15, 10), implorer l'aide de Dieu, lui demander de se manifester et de ne pas laisser seul celui qu'il a appelé : « *Tu me connais, Seigneur, tu me vois, tu éprouves mon cœur qui est avec toi* » (12, 3), s'écrie Jérémie désespéré.

Mais Dieu ne répond pas toujours, il n'accourt pas à chaque fois pour secourir son prophète, et d'ailleurs on ne manque pas de l'en accuser : « *Pourquoi ma souffrance est-elle continue, ma blessure incurable, rebelle aux soins ? Vraiment, tu es pour moi comme un ruisseau trompeur aux eaux décevantes* » (Jr 15, 18).

La vocation n'aboutit ni à la présomption d'avoir la garantie de Dieu, ni à l'arrogance de se croire approuvés, protégés, légitimés, mis sous sa garde. Il n'en est rien. Répondre à l'appel de Dieu, c'est s'exposer à tous les risques, y compris celui d'être des « *serviteurs inuti-*

les ». Nul ne pourra jamais se vanter de sa vocation ; il en sera plutôt l'humble serviteur, assis aux dernières places de la table de l'Époux.

Paul, le grand Apôtre de l'Évangile du Christ, en sera l'illustration parfaite : « *Et, en tout dernier lieu, il m'est apparu à moi aussi, comme à l'avorton. Car je suis le moindre des apôtres ; je ne mérite pas d'être appelé apôtre* » (1 Co 15, 8-9). C'est encore Paul qui interprète la vocation authentique comme une logique à l'envers, pas seulement par rapport au monde mais encore par rapport aux ministres du Christ : « *Ils sont ministres du Christ ? Je vais dire une folie ! Moi plus qu'eux. Bien plus par les travaux, bien plus par les emprisonnements, infiniment plus par les coups. Souvent, j'ai été à la mort* » (2 Co 11, 23).

## Une décision singulière

La vocation n'est donc pas une condition particulière et privilégiée de vie, mais une expérience tout à fait singulière. Elle requiert une décision et une sensibilité, un soin, une intelligence et une volonté très spécifiques.

La vocation à l'Évangile nécessite un véritable engagement de vie, c'est-à-dire une aptitude à la réflexion, la compréhension, l'intuition, l'intelligence. Elle requiert une profondeur, un espace de silence et une déontologie dans les relations aux choses et aux personnes. S'engager sur la Parole de l'Évangile, c'est entreprendre un parcours qu'il faudra toujours poursuivre en soi et autour de soi. C'est cheminer lentement vers soi-même, aller à la rencontre de son propre cœur ; vaincre jour après jour la peur, en la traversant ; vaincre la paresse, la banalité de la remise au lendemain ; explorer cette part invisible de soi, qui peut demeurer toujours mystérieuse ; oser voir ce qui ne se voit pas, regarder l'obscurité ; confesser la Présence de Celui qui échappe, une transcendance qui ne pourra jamais se réduire au superficiel, un Verbe qui se fait chair et continue d'être Verbe tout en se faisant chair. Mais cela se cristallise en des formes statiques, définies, dogmatisées.

C'est donc un Corps docile qui forme, avec le Corps de l'autre, un seul Esprit ; un Corps spirituel, c'est-à-dire le concert de nombreux membres, de nombreuses voix, de nombreux charismes. Ce ne sont

encore là que les syllabes du secret, de la part intime de chaque vocation – la part la plus importante étant comme les racines de l'arbre qui se dissimulent sous terre. Un itinéraire personnel et unique, où chacun doit se perdre et perdre du temps, qui faisait entendre à Jérémie des paroles si pénétrantes, si inédites, si énigmatiques : « *Avant même de te modeler au ventre maternel, je t'ai connu ; avant même que tu sois sorti du sein, je t'ai consacré* » (Jr 1, 5). On sent qu'on n'a jamais été seul, que quelqu'un est là comme à travers un voile. C'est une perception du temps et de l'éternité, de la liberté et de l'amour ; une histoire de séduction, par conséquent, à la fois pudique et forte, délicate et irrésistible, qui fait céder le prophète après un long siège : « *Tu m'as séduit, Seigneur, et je me suis laissé séduire ; tu m'as maîtrisé, tu as été le plus fort* » (Jr 20, 7).

## La vocation comme mission

*« Il en institua Douze pour être avec Lui et pour les envoyer prêcher, avec pouvoir de chasser les démons »* (Mc 3, 14-15).

Nous en arrivons ainsi à la mission de la vocation chrétienne, telle qu'en parle Jésus. Cette mission nous surprend et nous attendrit même ! Jésus appelle les Douze pour être avec Lui. Indépendamment et avant même que cela puisse indiquer symboliquement leur consécration au Seigneur, c'est l'aspect humain de Jésus qui se manifeste ici, son besoin d'amis, de compagnons, d'affection, de famille ! Un besoin qui réapparaîtra avec force et tristesse dans la nuit du Mont des Oliviers lorsqu'aucun d'entre eux, pas même un seul, ne pourra rester éveillé et proche de sa souffrance..., où aucun ne sera capable de rester fidèle à sa vocation !

La fin première d'une vocation chrétienne, c'est donc d'être compagnon, de demeurer à côté de l'autre, pour toujours. C'est un pacte avec l'humanité. C'est se tenir aux côtés de Jésus lui-même : « *Chaque fois que vous avez donné un verre d'eau à l'un de ces petits, c'est à moi que vous l'avez fait.* » La mission de toute l'Église, c'est cela : se tenir aux côtés de l'humanité, toujours et partout où elle se manifeste, se cache ou se perd. C'est la vocation même de Dieu. C'est là que nous trouverons et porterons Son Visage, là que nous

mettrons à l'œuvre Ses bras avec les nôtres. C'est là que nous verrons guérir les maladies de l'âme et du corps, et qu'advieront la consolation, le soulagement, la lumière. Il y aura là un médecin, un Évangile de l'espérance, du rachat, de la liberté. Ce partage, cette incarnation, c'est la voie de la connaissance de Dieu indiquée par les Évangiles. L'Église n'est pas appelée à condamner le monde, mais à le sauver. Aux fruits on reconnaîtra l'arbre.

## Réflexions sur l'actualité

L'humus de l'Église chrétienne, ce n'est donc pas le *fanum* (le lieu sacré, le temple), mais le *pro-fanum*, le profane ! A quelle réflexion cette exploration néotestamentaire nous conduit-elle pour notre actualité vocationnelle en Europe ? A une réflexion sérieuse et importante, me semble-t-il. Le monde dans lequel nous vivons aujourd'hui en Europe est, à bien des égards, semblable à celui du Nouveau Testament. Comme à cette époque, nous sommes dans un monde ouvert, où se croisent des cultures, religions et modes différents de pensée. Il faut donc considérer qu'une vocation à la Parole va de pair avec un appel à se faire canal d'humilité et de témoignage, pour pouvoir communiquer avec autrui. Ce doit être une Parole nourrie du désir de dialoguer, en dialogue, en recherche et aussi en devenir ; une parole qui sorte des sécheresses du dogmatisme, du moralisme et du légalisme – d'ailleurs tout aussi impuissantes, excessives et indifférentes les unes que les autres – et qui se fonde dans la souplesse de la Sagesse évangélique, de la rencontre et du respect d'autrui en « garantissant l'estime réciproque », où il y ait place pour le consensus sans que le désaccord soit censuré, et où tous deux soient dépassés dans la liberté de la « *foi opérant par la charité* » dont parle Paul (Ga 5, 6).

La culture européenne contemporaine est, par un de ses aspects fondamentaux, différente de celle des temps de Marc, Luc et Paul : elle a postulé la « mort de Dieu » et pratiqué l'athéisme. L'homme contemporain, qui a « tué » Dieu, a également renoncé à une certaine conception de lui-même qui était, par le passé, précisément relative et conditionnée par l'idée et l'image qu'il avait de son Dieu. C'est ce qu'on désignerait aujourd'hui synthétiquement sous l'expression de :

révolution anthropologique. Nous sommes placés non seulement face à un monde autre, à un ordre socio-économique différent de l'ordre traditionnel, à de nouveaux codes éthiques (ou non-éthiques !), à une crise inévitable de la morale mais aussi devant un « autre » homme. Pensons simplement aux mutations que la psychologie, la sociologie, la technologie médicale, chirurgicale, génétique et biologique, introduisent par rapport au corps humain et donc aux rythmes des âges de la vie, aux modes de relations au sein du couple ou à celles des pères et des mères vis-à-vis de leurs enfants et vice-versa.

Si nous nous refusons à souscrire, avec les grands philosophes/théoriciens du <sup>xx</sup> siècle, à la mort de Dieu, il nous faut néanmoins constater la disparition d'une certaine conception ou d'une certaine image de Dieu. Et avec elle, c'est aussi une certaine image de l'homme qui a disparu. Sur le plan de la psychologie, nous pouvons en donner le premier grand exemple suivant : après avoir dépassé l'idée du Dieu Père et rejeté son autorité, l'Occident s'est mis à refuser aussi l'autorité du conjoint sur son épouse et l'autorité du père sur ses enfants au sein de la famille. La révolution féministe a conduit à des bouleversements d'une extrême importance et d'un poids irréversible dans le rapport au genre sexué ; de ce fait, les deux sexes et leurs rôles respectifs apparaissent – ou voudraient apparaître – avec un degré de dignité et d'autorité identiques.

Pour ce qui est des enfants, au contraire, la célèbre « mort du père », a conduit l'homme contemporain à perdre conscience de sa filiation ; il ne se reconnaît plus fils, créature, en dépendance morale de son origine – rôle précisément signifié par le père, dans la culture du passé. Alors que la mère est la matrice de la vie corporelle, le père représente (ou plutôt, représentait) un passage médian, c'est-à-dire quelqu'un qui rend(ait) fils ses propres fils en leur transmettant des paroles et des « valeurs ».

N'ayant plus conscience d'être « enfants » en ce sens, on perd également très vite le sentiment d'être frères ; car c'est effectivement à partir de la reconnaissance de la filiation que se définit le frère, c'est-à-dire l'enfant du même père.

Mais d'autres facteurs ont conduit à la nouvelle « anthropologie » actuelle, l'un des principaux étant d'ordre socio-économique et politique. La grande émancipation économique à laquelle est parvenue l'Europe du <sup>xx</sup> siècle – avec des pointes maximum dans la

seconde moitié du siècle, après les deux guerres – a conduit à des changements de perspectives décisifs, qui ont permis à l'homme d'en finir définitivement avec la domination de la faim et de la misère et de ne plus être soumis au manque. Ayant trouvé les moyens d'acquérir une richesse plus importante et plus accessible, l'homme occidental se perçoit vraiment comme celui qui dirige son propre destin en ce monde. Et en même temps, les « révolutions » politiques, qui ont conduit à l'avènement des démocraties en bien des pays, n'ont pas seulement permis la garantie des droits et des devoirs, mais ont également promu des conditions de dignité et de liberté indéniables pour tous les citoyens.

Enfin, le gigantesque développement de la science et de la technologie, de la médecine et de l'ingénierie mécanique et, plus récemment, des fascinantes neurosciences, ont introduit la nouvelle humanité dans un horizon inédit où ce qui était impensable hier encore, devient plausible ; où l'on peut espérer guérir des maladies en recourant à des solutions chirurgicales sophistiquées, et même doubler l'âge moyen des êtres humains. Ces moyens et perspectives peuvent permettre de défier le grand ennemi de l'homme qu'est la vieillesse, et même faire croire que l'on pourra défier la mort.

Mais cette nouvelle réalité anthropologique ne peut éviter de se mesurer à une nouvelle « réalité divine ». Comment peut-on encore parler d'un Dieu « père » et d'« hommes-enfants » et « frères » à celui qui ne voit plus très bien ce que cela recouvre ? Comment parler du Dieu créateur après Darwin ? Comment parler encore du Dieu de l'Exode, qui répond à la misère et à la pauvreté, si nous nous estimons désormais affranchis de la pauvreté économique ? Comment parler du Dieu qui libère Israël de Pharaon (le dominateur politique) à des pays qui disposent d'une liberté suffisante ? Comment parler d'un Dieu qui promet une vie meilleure dans l'au-delà, s'il semble possible d'obtenir une vie vraiment meilleure et de longue durée sur cette terre ? Quel est le Dieu qui peut répondre à ce nouveau type de civilisation européenne ?

Il ne nous revient évidemment pas de fournir la réponse à cette question. Mais pour conclure notre réflexion, nous pouvons tout de même citer quelques aspects et faire de simples suggestions par rapport aux retombées de cette situation sur les vocations dans notre Europe.

## Les mutations et leurs retombées sur les vocations en Europe

Ces mutations radicales et générales ont en fait conduit à la crise des vocations qui atteint notre continent. Je crois qu'il faudrait plus précisément parler d'une « crise des vocations traditionnelles », c'est-à-dire de la chute des vocations de types anciens. Sur ce point douloureux et décisif, la Parole de l'Écriture peut, malgré tout, nous aider et nous dire quelque chose, une fois de plus.

Songez simplement au fait que les communautés chrétiennes des origines se sont, elles aussi, trouvées confrontées à la fin d'un monde et au commencement d'un nouveau dans lequel les vocations traditionnelles disparaissaient – celles du judaïsme de l'époque, en l'occurrence ; et n'oublions pas, de plus, que Jésus et les Apôtres avaient eux-mêmes reconnu cet échec et appelé à le dépasser.

Pensons par exemple au sacerdoce du Temple que le christianisme abandonnera totalement. En Jésus, la « vocation » des anciens prophètes d'Israël trouve son accomplissement et donc son terme, son repos ; pensons à Siméon et Anne : « *Maintenant, Souverain Maître, tu peux, selon ta parole, laisser ton serviteur s'en aller en paix ; car mes yeux ont vu ton salut* » (Lc 2, 25.36) – et songez que Jésus lui-même critiquera âprement et aura peu d'égards pour l'autorité d'autres types de « vocations » comme celles des gardiens de la Loi et de ses propres maîtres (les Scribes, les Pharisiens et les Zélotes). Ces « appelés » s'étaient transformés en véritables castes de pouvoir que Jésus déclare « *hypocrites* », incapables de transmettre la Parole de Dieu, abusant de la Loi et inaptes à transmettre la Sagesse. « *Et ne vous avisez pas de dire en vous-mêmes : "Nous avons pour père Abraham." Car je vous le dis, Dieu peut, des pierres que voici, faire surgir des enfants à Abraham* », dira le Baptiste en Mt 3, 9.

Avec le christianisme, nous nous trouvons devant une conception tout à fait nouvelle des vocations, une sorte de lendemain ! Jésus recrute ses apôtres au bord de la mer ou, en tout cas, hors des lieux sacrés ; il n'est lui-même ni prêtre, ni scribe. Paul, pareillement, confie son Évangile à des femmes (!) comme Lydia, qu'il rencontre en-dehors de la synagogue et hors des murs de la ville, à proximité du fleuve ; et c'est dans sa « maison » – c'est-à-dire chez une négociante

en pourpre ! – que sera fondée la première Église d'Occident, la première Église d'Europe (cf. Ac 16, 11-15).

Ces exemples sont très importants pour nous. Ils nous aident à réfléchir à la grande étape que nous vivons actuellement et que nous avons peut-être du mal à accueillir, attentifs que nous sommes trop souvent à pleurer sur ce qui est perdu... alors qu'il nous faudrait au contraire éprouver le goût de vivre comme aux premiers temps de l'Évangile, en ces temps kérygmatisques où, à un monde radicalement neuf, correspondait une annonce tout aussi inédite, vierge, et toute à inventer... On se fondait alors sur deux conseils, on s'abreuvait à deux sources : la culture de l'époque et l'Esprit de Pentecôte.

Les Apôtres apprenaient ainsi des hommes de nouvelles langues, de nouvelles sciences et de nouveaux mots, et ils recevaient du feu de l'Esprit Saint la capacité et le don de se faire comprendre de chacun dans sa propre langue, en dépassant toutes les barrières existantes. Le christianisme élaborait, par ailleurs, sa propre vocation : celle de traduire et d'unir des réalités universelles, en renonçant aux mondes clos, élitistes, réservés au petit nombre et gardés derrière des barrières religieuses ou des éthiques exclusives.

Ce miracle acquiert aujourd'hui une portée démultipliée, le monde, où vit l'Église et auquel elle est confrontée, étant infiniment plus étendu. Souhaitons que cette Église prenne son courage à deux mains et « s'en aille dans le monde », qu'elle parte vers le large et porte la parole « à la rame » en apprenant les langues de l'histoire ; souhaitons-lui d'oser les incarnations nécessaires et raisonnables, sans craindre de s'en approcher, même lorsque la nuit est avancée... tout comme le fit Jésus cette nuit-là, à une heure où les lueurs de l'aube se reflétaient déjà dans les flaques d'eau laissées par les filets, aux pieds de Simon et d'André.

Que sur ces traces insaisissables et sans cesse transformées, soient jetés d'autres filets pour de nouvelles âmes de vocation, de nouveaux vêtements, de nouvelles formes. Qu'il y ait de nouveaux interlocuteurs de l'histoire et du cri de l'humanité. Que le Dieu des Traditions étroites, et malheureusement vides, du passé, fasse place au Dieu vivant du Présent et que ses paroles retrouvent leur fluidité, en Esprit et dans des âmes dotées de voix, avant de prendre une fois de plus des formes nouvelles.



## Comment traduire en exemples pratiques la fidélité à l'appel dans l'actualité ecclésiale de l'Europe ?

Cette vocation à se faire proche, compagnon, dans l'horizontalité, demande le témoignage d'une véritable pratique de communion à l'intérieur de l'Église elle-même – héritage transmis et gardé, dès l'origine, par l'enseignement de notre Église.

Malheureusement, il reste trop d'une structure pyramidale et de contiguïté, où chacun se sent un peu esseulé, à son propre étage de la tour et en son propre espace, ce qui empêche une claire vision de la présence et du visage de l'autre. On ne peut tirer de cela ni sens, ni consolation, ni prophétie. Chacun, à son propre niveau, ne voit que le vide devant lui. Il y a là malheureusement un défaut véhiculé par « la mentalité du siècle » qui renforce une conscience individualiste, autonome et à compartiments étanches – ce qui est un péché mortel, puisque porteur de la prétention d'être tous les héros à la fois et de pouvoir tout faire tout seul. La foi en vient ainsi à se réduire à un simple commandement moral et abstrait, d'inspiration pseudo-pélagienne, qui se prive de la douceur de la grâce et de la communion, et qui condamne souvent les simples à mort. En réalité, ce qu'on constate parfois, est un style de vie triste et inconsolé, schizophrène, dédoublé, que l'on désigne sous le terme de fraternité alors que chacun a sa propre « pièce », son propre « charisme », sa propre « vocation » bien distincte – et dans laquelle il a lui-même l'impression d'étouffer.

Il est temps qu'au lieu de songer à bâtir une tour toujours plus haute et plus éloignée du monde, nous pensions à descendre et à habiter les maisons, à former de nouvelles familles et des églises fraternelles où toutes les vocations trouvent leur place, leur dignité et la parole, côte à côte : les hommes et les femmes, les prêtres, les religieuses, les religieux, les vierges, les veuves, les célibataires, les époux, les vieux, les jeunes et les enfants, les managers et les poètes, il faut que tous trouvent un regard bienveillant, qu'ils se ressourcent dans un groupe tel qu'ils puissent se reconnaître mutuellement devant la Face de Dieu et « *dans la crainte du Seigneur* ». Puisse l'Église considérer toutes les fleurs de ses vocations comme un véritable jardin de charismes !

Que, dans le monde où elle vit, l'Église se perçoive elle-même et se montre comme une réalité amicale, faite de respect mutuel, de chemin partagé, de fatigue commune, à la fois signe et anticipation du Seigneur Ressuscité ! Un concert de voix qui ne craigne ni la fragilité ni la faiblesse, ni les erreurs ni les conflits, qui n'ait ni peur ni honte de sa nature humaine, qui soit porteuse d'harmonie et d'oxygène pour toutes les multiples formes d'intelligences, d'expériences, de consciences. Concert original et splendide de son Corps Agapé.

Nous sommes aujourd'hui appelés à un nouveau discernement des dons de l'Esprit. Car les vocations changent et trouvent à s'incarner différemment au fil de l'histoire. Le Verbe veut se faire chair. Nous ne pouvons effacer ni la capacité créatrice de ce Verbe ni l'insaisissable parole de l'Esprit. Pourquoi ne pas penser à tous ces charismes qui pourraient être vraiment reconnus et valorisés ? Pourquoi nous en tenir aux formes traditionnelles où, par ailleurs, la déontologie de la sexualité a tenu trop de place ? Pourquoi finir par devenir pathétiques voire idolâtres, anxieux d'éviter à tous prix de fermer certaines structures et maisons religieuses, en recourant à des « vocations spara-drap » qui portent atteinte à la dignité de tous, et du Seigneur en premier ? Toutes ces choses étant, du reste, étrangères aux exigences de l'« Évangile spirituel » dont parle Paul.

Et si nous sommes aujourd'hui confrontés à une nouvelle anthropologie, comment éviter de repenser, face aux mutations, les vocations selon l'Évangile et, plus encore, les « motifs sensés » pour lesquels nous avons à le faire ?

*Fleurir est le but (...)  
Comblant le bourgeon, combattre le ver,  
lui obtenir son comptant de rosée,  
régler la chaleur, échapper au vent,  
échapper à l'abeille qui rôde,  
ne pas décevoir la grande nature,  
qui justement en ce jour l'attend :  
être fleur est une responsabilité profonde.*  
(Emily Dickinson) ■

Traduction de l'italien : Marie-Cécile Dassonneville,  
Conférence des Évêques de France